

C'est à la jeunesse, à l'inexpérience, à l'illusion candide et à l'innocence naïve qu'ils en veulent—bien sûrs qu'il n'y a là que fleurs et parfums, bons baisers et doux propos d'amour à moissonner.

Ils n'ont pour armes ni sabres, ni mousquets, ni haches d'abordage, ni tonnantes couleuvrines,—mais bien une jolie cargaison de paroles melleuses, un assortiment complet de compliments clichés, des romances plus tendres les unes que les autres, beaucoup d'astuce et un aplomb étourdissant.

Voilà pour leurs moyens d'action.

••

Examinons un peu maintenant comment ces bons apôtres procèdent et utilisent les engins de guerre qui composent leur arsenal.

Il me faudrait écrire un volume, si je voulais entrer dans tous les détails des manœuvres employées par les flibustiers de salon pour arriver à leur but. L'ensemble de ces manœuvres, avec quelques connaissances accessoires, constitue une science redoutable et redoutée : la science du *flirtage*—pour employer l'expression vulgaire anglaise.

Le flibustier—lès que les poils de sa moustache se laissent soupçonner derrière l'épiderme de sa lèvre supérieure—débute dans son rôle et entre en campagne.

Il s'initie aux secrets de la joyeuse science qui lui fera, plus tard, moissonner des cœurs. Pour se faire la main, il daigne mettre le siège devant quelque jeune et facile beauté, qui ne tarde pas à capituler.

Ce premier succès est de bon augure. Il présage de bien plus éclatantes victoires pour l'avenir, surtout si l'on considère la courte durée du combat et l'insignifiance des moyens employés.

Le flibustier passe à une autre.

La lutte est plus longue ; la résistance, plus tenace ; il faut faire avancer une partie des réserves... mais, enfin, on se rend. Un second cœur s'avoue transporté par les flèches du disciple aimé de Cupidon.

Nouveau changement, nouvelle campagne.

Le flibustier pratique de la sorte le cabotage amoureux pendant un an ou deux, jusqu'à ce qu'il se sente assez expérimenté pour tenter quelque entreprise plus hasardeuse et gagner la haute mer.

Et c'est ainsi que de conquête en conquête, de blonde en blonde, l'heureux Don Juan arrive à la satiété du succès. Son cœur blasé se cuirasse d'un triple airain. Il n'aime plus ; et, s'il continue encore son œuvre de séduction, c'est plutôt pour satisfaire une sottise et ridicule vanité, que par inclination du cœur et amour pour les femmes.

Et c'est là une punition justement méritée ! Quand on passe ainsi les plus belles années de sa jeunesse à gaspiller follement ces douces floraisons du cœur et ces illusions sublimes qui constituent l'amour, on ne doit pas s'étonner si l'étiollement survient.

C'est la peine du talion, implacable et froide comme le châtiment.

••

Mais, qu'on le sache bien, le flibustier blasé, repu de succès, inaccessible aux chaudes émotions de l'amour, est encore plus à craindre que celui dont le cœur n'est pas complètement fermé à ce sentiment. Il tisse mieux sa trame, et sa tête, libre de toute entrave, calcule plus froidement les bonnes et les mauvaises chances d'une attaque. La sensiblerie ou toute autre pensée de remords ne se mettant pas en travers de ses projets, c'est d'une main sûre et d'un œil calme qu'il ajuste sa victime.

Aussi la pauvre fillette, dont la prédilection du baudit a fait choix, circonvenue de toutes parts, enlacée dans des filets invisibles, fascinée par une force occulte, irrésistible, fatale, reçoit d'aplomb tous les coups et ne tarde pas à succomber...

N'allez pas croire que j'invente ou que je charge à plaisir ce tableau des plus voyantes et plus sombres couleurs de ma palette !

Foi d'honnête homme, je n'exagère rien. Il est à ma connaissance personnelle que des faits de ce genre arrivent tous les jours et que leurs auteurs ne sont pas marqués du fer rouge.

C'est que, voyez-vous, le flibustier de salons—ce Bédouin pillard de cœurs que recouvre un vernis de civilisation—est un être à part dans la société, une sorte de bête féroce qu'on devrait foudroyer et exporter au grand désert de Sahara. Il a la manie des conquêtes et est pris d'une véritable rage de se faire aimer, tout en gardant lui-même la parfaite possession de son cœur.

Pour arriver à son but, tous les moyens lui sont bons. Il joint, à l'hypocrite finesse du renard, la ruse du serpent et la patience de la tortue. Que lui importe le trouble, que lui importe le temps, pourvu qu'il puisse ajouter aux trophées de ses victoires passées le cœur patelant d'une nouvelle victime !

••

Terminons ce chapitre par quelques considérations au fil de la plume sur la manière de vivre et les relations de notre Lovelace dans le monde.

Autant, dans un salon, il est maniéré, complimenteur, cauteleux et d'une politesse alambiquée,—autant, en dehors, avec le sexe barbu, il est sec, pédaut et sot. Les petits succès qu'il remporte quotidiennement sur les poupées enrubannées qui font l'ornement de nos salons ont doublé sa bêtise de fatuité. Habitué à triompher d'ennemis vain, pour la plupart, ne demandent pas mieux que d'être vaincus et y mettent énormément de bonne grâce, notre individu se persuade aisément qu'il est supérieur aux autres hommes et que tout doit plier sous lui.

Ces demoiselles et ces dames ont si souvent ri des fadaises apprises par cœur qu'il leur a récitées, que la conviction la plus enracinée dans sa cervelle est qu'il a de l'esprit. Aussi, il faut voir avec quel vertigineux aplomb il vous débite les ineffables les moins tolérables et les paradoxes les plus échelonnés...

Le flibustier a beaucoup de connaissances, mais fort peu d'amis. Ses façons cassantes et son insupportable fatuité le font fuir, à dix arpents à la ronde, des gens intelligents. Les sages l'évitent par dégoût et les imbéciles, par rivalité de profession.

S'il avait des revenus ou un salaire décent, quelques parasites et une demi-douzaine de déshérités feraient semblant d'apprécier pour lui de la sympathie, sauf à monter bonne garde autour de sa bourse... mais—*res horrible dictu!*—ces paltoquets-là n'ont jamais le sou... pour la bonne raison qu'ils ont sans cesse été occupés de toute autre chose que de leur avenir et de leur établissement.

Ils vivent, pour le plus grand nombre, d'expédients, et il n'est pas un ponce carré de leurs luxueux vêtements sur lequel le tailleur n'ait une dizaine d'hypothèques.

Comment voulez-vous, maintenant, avec une bourse plate, de la bêtise à revendre et des prétentions ridicules, que quelqu'un de sensé marche dans votre sillage ?...

Aussi, choyé, dorloté et gâté par le chignon et la crinoline, le pauvre flibustier est-il en complète défaveur auprès du pantalon.

Il s'en console et s'en venge, en portant des coups de plus en plus terribles aux cœurs féminins—coups qui ont souvent de longs et douloureux échos dans le camp des barbus.

(A continuer.)

VINGEAS-EUGENE DICK.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 23.—Les habitants de Strasbourg demandent que l'Evêque Raess donne sa démission de membre du Reichstag parce qu'il a reconnu la validité du Traité de Francfort.

Versailles, 25.—Lorsque M. Thiers est entré, aujourd'hui dans la salle des débats de l'Assemblée Nationale, les membres de la gauche l'ont accueilli avec un tonnerre d'applaudissements.

M. Thiers, en déclarant dans sa dernière lettre qu'il était intimement convaincu que la république était la seule forme de gouvernement qui convint à la France, a ainsi gagné toutes les sympathies de la gauche.

Paris, 27.—Lorsque l'album, présent des résidents français des Etats-Unis a été présenté à M. Thiers, il a répondu aux délégués que ce cadeau était pour lui, un témoignage non-équivoque de l'estime des Français qui résident dans plusieurs villes américaines et que l'éloignement met à l'abri des passions politiques. Cette démonstration en son honneur, sera inscrite sur les plus belles pages de l'histoire de France. C'est une exemple d'union qui doit être suivi en France. Avec cette union, on pourrait accomplir ce que Washington a fait à lui seul. L'ex-président termina son adresse en sollicitant les assistants de faire part de ses paroles à leurs amis répandus aux Etats-Unis.

Paris, 27.—La Cour d'Appel a débouté l'action en réclamation de Niendorf qui se prétendait fils de Louis XVI. La Cour l'a regardé comme un audacieux aventurier.

Paris, 28.—On a défendu la publication et la vente du journal le *Sicel* à cause de certains articles violents publiés par ce journal contre M. Buffet, président de l'Assemblée nationale.

Paris, 1er mars.—L'exposition française qui aura lieu en 1875, est une entreprise de particuliers.

ETATS-UNIS.

New-York, 23.—L'anniversaire de la naissance de Washington est célébré aujourd'hui. Les affaires sont presque entièrement suspendues et la Bourse est fermée.

Philadelphie, 23.—La célébration de l'anniversaire de Washington a commencé avec le lever du soleil. Les bâties publiques sont fermées, les militaires paradent, et les pavillons flottent en grand nombre.

Détroit, 23.—La bourrasque d'aujourd'hui a mis la glace en mouvement à l'embouchure de la rivière Saginaw. Le bruit circule que 300 pêcheurs sont entraînés sur les glaces flottantes. D'après les derniers rapports, ces malheureux se trouvaient à cinq milles du rivage. Une terrible catastrophe est imminente.

Washington, 25.—Le président a adressé, aujourd'hui, un message au congrès. Il recommande que la législature soit favorable à l'exposition séculaire qui doit bientôt avoir lieu et fait mention du rapport des commissaires de l'exposition.

Une exposition, ajoute-t-il, nécessite de grandes dépenses, mais le sacrifice pécuniaire est largement compensé par le profit que l'industrie en retire et par la gloire qui rejait sur la nation.

Le message se termine par la phrase suivante : Puissions-nous avoir un plein succès dans cette exposition ou bien supprimons-la dès son début en reconnaissant notre incapacité de lui donner le caractère international.

Chicago, 27.—Christopher Rafferty a été pendu à Haukegan comme coupable du meurtre d'O'Meara, de Chicago.

Washington, 27.—Au Sénat, le projet de loi relatif à l'exposition centenaire, a été pris en considération et M. Sumner a proposé de changer le caractère de cette exposition. Il prétend que les finances du pays ne permettent pas que cette exposition soit internationale et suggère en conséquence d'en faire une exposition purement nationale. Un nombre limité de souverains serait d'après lui, invités à assister, et on épargnerait ainsi d'énormes dépenses au gouvernement. Il considère qu'une exposition universelle prenant presque immédiatement place après celle de Vienne, ne pourrait qu'être désavantageuse.

ANGLETERRE.

Londres, 23.—On dit que lors de l'ouverture de la session, le Parlement sera prorogé au 12 mars, afin de donner aux nouveaux ministres le temps de se faire réélire. On dit aussi que le discours du Trône ne sera lu qu'à cette date.

Londres, 23.—Charles Shiley Brooks, romancier anglais et auteur dramatique, vient de mourir.

Londres, 23.—Le bureau de la guerre a reçu avis que la paix a été conclue avec les Achantis.

M. Dillon, membre de l'expédition Livingstone, s'est suicidé. On attend la dépouille mortelle de Livingstone à Zanzibar le 20 courant.

L'expédition Cameron a pour but d'obtenir à Uji, les documents et propriétés du célèbre Docteur.

Londres, 25.—Le bureau de la guerre a appris qu'une grande bataille a été livrée par les Achantis à Sir Garnet Wolseley.

Le rapport n'est cependant pas officiel. D'après la dépêche assez détaillée, l'engagement a pris place à Acrombo.

Parmi les morts, se trouvent le major Baird et le capitaine Buckle.

Une dépêche spéciale adressée au *Standard* mande que les Achantis ont complètement environné l'armée anglaise et qu'ils ont été repoussés avec des pertes énormes.

Le grand chef des indigènes a été tué dans le combat.

Le roi, en personne, a pris le commandement de l'armée des Achantis et l'on s'attend à une nouvelle attaque.

Londres, 25.—On a reçu de plus amples détails sur la bataille qui s'est engagée entre l'armée anglaise, commandée par Sir Garnet Wolseley et les Achantis.

Ces derniers ont combattu en désespérés. La mêlée a duré depuis 6 heures du matin jusqu'à 3 heures p. m.

Dix-sept officiers anglais ont été tués ou blessés. La brigade de la marine, forte de 145 hommes, en a perdu 39. La brigade des carabiniers, 36 en y ajoutant 38 ingénieurs.

On ne connaît pas encore les pertes des autres compagnies ni celles des alliés indigènes.

L'arrière-garde de l'armée anglaise est encore menacée et l'on croit qu'une nouvelle bataille est imminente.

Des troupes fraîches d'Achantis s'approchent de Comassie en venant du Sud-Ouest.

Londres, 28.—Le procès intenté contre le prétendant à la succession Tichborne accusé de s'être rendu coupable de parjure, s'est terminé ce matin par un verdict de "coupable."

Le prisonnier a été condamné à 14 ans d'emprisonnement aux travaux forcés.

Cette sentence a créé une grande excitation. Tous les journaux ont publié des suppléments à ce sujet.

Londres, 1er mars.—La Reine et ses ministres ont envoyé des dépêches télégraphiques à Sir Garnet Wolseley pour le féliciter de son succès.

Le Prince et la Princesse de Galles sont à Berlin.

Le duc d'Edinburgh et son épouse sont partis de St. Petersburg.

ROME.

Rome, 23.—La rumeur qui allait à dire que le Cardinal Antonelli avait envoyé une circulaire à tous les évêques pour les inviter à se rendre à Rome suivant les désirs du Pape est dénuée de fondement.

ESPAGNE.

Bayonne, 27.—L'armée républicaine commandée par Moriones a attaqué les carlistes devant Bilbao à trois reprises différentes et a été repoussée chaque fois avec pertes.

Bayonne, 28.—Les troupes Carlistes ont pris la ville de Tolosa et le village d'Odin en Biscaye près de San Sébastian.

Le typhus et la petite vérole font des ravages dans la ville de Bilbao ; la reddition de cette place est imminente. Les consuls étrangers sont partis de la ville. Don Carlos et son état-major ont été dans le voisinage de Bilbao depuis le 23 courant.

Madrid, 28.—Senor Serrano a été déclaré président de la République et le Senor Zobala, ministre de la guerre.

Le général Moriones n'a pas réussi à faire lever le siège de Bilbao, et il est rumeur que son armée a été défaite par les Carlistes, et que ses pertes sont de plus de trois mille tués et blessés.

Madrid, 1er mars.—Le général Rivera a été blessé. Serrano et Topete sont allés à Santander.

DE TOUT UN PEU.

LES MOULINS HUDON.—Les capitalistes canadiens, anglais et français seront sans doute, heureux d'apprendre que la compagnie de moulins à coton de V. Hudon a obtenu de la Législature provinciale l'autorisation d'augmenter son fonds de capital. Elle a donc ouvert des livres de souscriptions à un nombre limité d'actions. Le bureau d'inscription est au No. 15, rue Leroyer.

Les personnes qui ont assisté à l'ouverture des opérations de ces moulins à Hochelaga et qui ont pu s'assurer par elles-mêmes de la perfection sous tous les rapports de l'établissement, ne balanceront pas de faire de prompts achats d'actions.

LA LÉGENDE DES VOYELLES.—Je connais un professeur de langues extrêmement apprécié. Tout pensionnaire qui se respecte compte M. X..., au nombre des étoiles de son professorat.

A une vogue aussi persistante, aussi soutenue, nous nous sommes dit qu'il devait y avoir une raison. Cette raison, nous avons été assez heureux, pour le découvrir. C'est l'ingénieuse légende par laquelle M. X..., professeur de langues, ainsi qu'il est dit ci-dessus, explique la fondation originelle des voyelles.

Au commencement du monde, dit M. X..., Adam dormait profondément quand Dieu lui tira, comme chacun sait, une côte et de cette côte créa la femme. Quand Adam eut eu suffisamment dormi, il ouvrit les yeux : Eve était à côté de lui.

Le premier sentiment, bien naturel, d'Adam à la vue de cet être merveilleux fut un sentiment d'admiration émue :

—A! s'écria-t-il.

La première voyelle était trouvée.

Second mouvement : après avoir admiré, Adam, faisant ce que vous auriez certainement fait à sa place, éprouva le désir le plus vif de lier conversation. Appelant donc à lui cette belle personne avec un petit geste amical :

E! fit-il.

La langue comptait une voyelle de plus.

Que se passa-t-il alors ? C'est ce que M. X..., à l'aide de *Mémoires* manuscrits et récemment découverts par lui sur l'emplacement même du Paradis terrestre, est parvenu à reconstituer avec une exactitude qui le recommande au prochain siège vacant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Sur l'invitation d'Adam, Eve, timide et rougissante, s'approcha. Adam, ravi, exprima immédiatement sa joie par un sourire ainsi modulé :

I!

La troisième voyelle était sortie de l'inconnu. Ce fut Eve qui se chargea de la quatrième : après avoir, simple affaire de se donner une contenance, tendu à Adam une pomme qu'elle venait de cueillir sur l'arbre dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler, elle se décida à regarder Adam. Un sentiment d'admiration, presque de saisissement, lui arracha un cri.

—O!

Quelques instants après, Adam, qui, comme tous ses enfants futurs, hélas ! se lassait facilement du spectacle des plus belles choses, éprouvait le besoin d'être seul pour s'occuper un peu d'affaires sérieuses, et, faisant signe à Eve, interdite et surprise, d'aller faire un petit tour de promenade dans le Paradis terrestre :

—U! lui disait-il.

Telle est, brièvement résumé, la *Légende des voyelles*, découverte par M. X..., professeur de langues.

On raconte une histoire de fermier, qui est amusante. M. de Broglie a affirmé une terre à un bon campagnard, qui doit lui payer son loyer aux époques ordinairement fixées par les usages ruraux.

Le locataire a toujours été, dans ses paiements, d'une exactitude remarquable.